

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[Les] solitudes [Document électronique] / Sully Prudhomme

PREMIERE SOLITUDE

p3

On voit dans les sombres écoles
des petits qui pleurent toujours ;
les autres font leurs cabrioles,
eux, ils restent au fond des cours.
Leurs blouses sont très bien tirées,
leurs pantalons en bon état,
leurs chaussures toujours cirées ;
ils ont l' air sage et délicat.

p4

Les forts les appellent des filles,
et les malins des innocents :
ils sont doux, ils donnent leurs billes,
ils ne seront pas commerçants.
Les plus poltrons leur font des niches,
et les gourmands sont leurs copains ;
leurs camarades les croient riches,
parce qu' ils se lavent les mains.
Ils frissonnent sous l' oeil du maître,
son ombre les rend malheureux.
Ces enfants n' auraient pas dû naître,
l' enfance est trop dure pour eux !
Oh ! La leçon qui n' est pas sue,
le devoir qui n' est pas fini !
Une réprimande reçue,
le déshonneur d' être puni !
Tout leur est terreur et martyre :
le jour, c' est la cloche, et, le soir,
quand le maître enfin se retire,
c' est le désert du grand dortoir ;

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

la lueur des lampes y tremble
sur les linceuls des lits de fer ;
le sifflet des dormeurs ressemble
au vent sur les tombes, l' hiver.

p5

Pendant que les autres sommeillent,
faits au coucher de la prison,
ils pensent au dimanche, ils veillent
pour se rappeler la maison ;
ils songent qu' ils dormaient naguères
douillettement ensevelis
dans les berceaux, et que les mères
les prenaient parfois dans leurs lits.
ô mères, coupables absentes,
qu' alors vous leur paraissez loin !
à ces créatures naissantes
il manque un indicible soin ;
on leur a donné les chemises,
les couvertures qu' il leur faut :
d' autres que vous les leur ont mises,
elles ne leur tiennent pas chaud.
Mais, tout ingrates que vous êtes,
ils ne peuvent vous oublier,
et cachent leurs petites têtes,
en sanglotant, sous l' oreiller.

SONNET

p6

à vingt ans on a l' oeil difficile et très fier :
on ne regarde pas la première venue,
mais la plus belle ! Et, plein d' une extase ingénue,
on prend pour de l' amour le désir né d' hier.
Plus tard, quand on a fait l' apprentissage amer,
le prestige insolent des grands yeux diminue,
et d' autres, d' une grâce autrefois méconnue,
révèlent un trésor plus intime et plus cher.
Mais on ne fait jamais que changer d' infortune :
à l' âge où l' on croyait n' en pouvoir aimer qu' une,
c' est par elle déjà qu' on apprend à souffrir ;
puis, quand on reconnaît que plus d' une est charmante,
on sent qu' il est trop tard pour choisir une amante
et que le coeur n' a plus la force de s' ouvrir.

DECLIN D'AMOUR

p7

Dans le mortel soupir de l' automne, qui frôle
au bord du lac les joncs frileux,
passe un murmure éteint : c' est l' eau triste et
le saule
qui se parlent entre eux.
Le saule : " je languis, vois ! Ma verdure tombe
et jonche ton cristal glacé ;
toi qui fus la compagne, aujourd' hui sois la tombe
de mon printemps passé. "
il dit. La feuille glisse et va jaunir l' eau brune.
L' eau répond : " ô mon pâle amant,
ne laisse pas ainsi tomber une par une
tes feuilles lentement ;

p8

" ce baiser me fait mal, autant, je te l' assure,
que les coups des avirons lourds ;
le frisson qu' il me donne est comme une blessure
qui s' élargit toujours.
" ce n' est qu' un point d' abord, puis un cercle qui
tremble
et qui grandit, multiplié ;
et les fleurs de mes bords sentent toutes ensemble
un sanglot à leur pied.
" que ce tressaillement rare et long me tourmente !
Pourquoi m' oublier peu à peu ?
Secoue en une fois, cruel, sur ton amante
tous tes baisers d' adieu ! "

LES STALACTITES

p9

j' aime les grottes où la torche
ensanglante une épaisse nuit,
où l' écho fait, de porche en porche,
un grand soupir du moindre bruit.
Les stalactites à la voûte
pendent en pleurs pétrifiés
dont l' humidité, goutte à goutte,
tombe lentement à mes pieds.
Il me semble qu' en ces ténèbres

règne une douloureuse paix ;
et devant ces longs pleurs funèbres
suspendus sans sécher jamais,

p10

je pense aux âmes affligées
où dorment d'anciennes amours :
toutes les larmes sont figées,
quelque chose y pleure toujours.

FOIES SANS CAUSES

p11

On connaît toujours trop les causes de sa peine,
mais on cherche parfois celles de son plaisir ;
je m'éveille parfois l'âme toute sereine,
sous un charme étranger que je ne peux saisir.
Un ciel rose envahit mon être et ma demeure,
j'aime tout l'univers, et, sans savoir pourquoi,
je rayonne. Cela ne dure pas une heure,
et je sens refluer les ténèbres en moi.
D'où viennent ces lueurs de joie instantanées,
ces paradis ouverts qu'on ne fait qu'entrevoir,
ces étoiles sans nom dans la nuit des années,
qui filent en laissant le fond du cœur plus noir ?

p12

Est-ce un avril ancien dont l'azur se rallume,
printemps qui renaîtrait de la cendre des jours
comme un feu mort jetant une clarté posthume ?
Est-ce un présage heureux des futures amours ?
Non. Ce mystérieux et rapide sillage
n'a rien du souvenir ni du pressentiment ;
c'est peut-être un bonheur égaré qui voyage
et, se trompant de cœur, ne nous luit qu'un moment.

LA GRANDE ALLEE

p13

C' est une grande allée à deux rangs de tilleuls.
Les enfants, en plein jour, n' osent y marcher seuls,
tant elle est haute, large et sombre.
Il y fait froid l' été presque autant que l' hiver ;
on ne sait quel sommeil en appesantit l' air,
ni quel deuil en épaissit l' ombre.
Les tilleuls sont anciens ; leurs feuillages
pendants
font muraille au dehors et font voûte au dedans,
taillés selon leurs vieilles formes ;
l' écorce en noirs lambeaux quitte leurs troncs
fendus ;
ils ressemblent, les bras l' un vers l' autre tendus,
à des candélabres énormes ;

p14

mais en haut, feuille à feuille, ils composent
leur nuit :
par les jours de soleil pas un caillou ne luit
dans le sable dur de l' allée,
et par les jours de pluie à peine l' on entend
le dôme vert bruire, et, d' instant en instant,
tomber une goutte isolée.
Tout au fond, dans un temple en treillis dont le
bois,
par la mousse pourri, plie et rompt sous le poids
de la vigne vierge et du lierre,
un amour malin rit, et de son doigt cassé
désigne encore au loin les coeurs du temps passé
qu' ont meurtris ses flèches de pierre.
à toute heure on sent là les mystères du soir :
autour de la statue impassible on croit voir
deux à deux voltiger des flammes.
L' esprit du souvenir pleure en paix dans ces lieux ;
c' est là que, malgré l' âge et les derniers adieux,
se donnent rendez-vous les âmes,
les âmes de tous ceux qui se sont aimés là,
de tous ceux qu' en avril le dieu jeune appela
sous les roses de sa tonnelle ;
et sans cesse vers lui montent ces pauvres morts ;
ils viennent, n' ayant plus de lèvres comme alors,
s' unir sur sa bouche éternelle.

LA VALSE

p15

Dans un flot de gaze et de soie,
couples pâles, silencieux,
ils tournent, et le parquet ploie,
et vers le lustre qui flamboie
s'égarent demi-clos leurs yeux.
Je pense aux vieux rochers que j' ai vus en Bretagne,
où la houle s' engouffre et tourne, jour et nuit,
du même tournoîment que toujours accompagne
le même bruit.
La valse molle cache en elle
un languissant aveu d' amour.
L' âme y glisse en levant son aile :
c' est comme une fuite éternelle,
c' est comme un éternel retour.

p16

Je pense aux vieux rochers que j' ai vus en Bretagne,
où la houle s' engouffre et tourne, jour et nuit,
du même tournoîment que toujours accompagne
le même bruit.
Le jeune homme sent sa jeunesse,
et la vierge dit : " si j' aimais ? "
et leurs lèvres se font sans cesse
la douce et fuyante promesse
d' un baiser qui ne vient jamais.
Je pense aux vieux rochers que j' ai vus en Bretagne,
où la houle s' engouffre et tourne, jour et nuit,
du même tournoîment que toujours accompagne
le même bruit.
L' orchestre est las, les valses meurent,
les flambeaux pâles ont décru,
les miroirs se troublent et pleurent ;
les ténèbres seules demeurent,
tous les couples ont disparu.
Je pense aux vieux rochers que j' ai vus en Bretagne,
où la houle s' engouffre et tourne, jour et nuit,
du même tournoîment que toujours accompagne
le même bruit.

LE CYGNE

p17

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et
calmes,

le cygne chasse l' onde avec ses larges palmes,
et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
à des neiges d' avril qui croulent au soleil ;
mais, ferme et d' un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
sa grande aile l' entraîne ainsi qu' un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
le plonge, le promène allongé sur les eaux,
le courbe gracieux comme un profil d' acanthe,
et cache son bec noir dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d' ombre et de paix,
il serpente, et laissant les herbages épais
traîner derrière lui comme une chevelure,
il va d' une tardive et languissante allure ;
la grotte où le poète écoute ce qu' il sent,
et la source qui pleure un éternel absent,

p18

lui plaisent : il y rôde ; une feuille de saule
en silence tombée effleure son épaule ;
tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
superbe, gouvernant du côté de l' azur,
il choisit, pour fêter sa blancheur qu' il admire,
la place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l' eau ne se distinguent plus,
à l' heure où toute forme est un spectre confus,
où l' horizon brunit, rayé d' un long trait rouge,
alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
que les rainettes font dans l' air serein leur bruit
et que la luciole au clair de lune luit,
l' oiseau, dans le lac sombre, où sous lui se reflète
la splendeur d' une nuit lactée et violette,
comme un vase d' argent parmi des diamants,
dort, la tête sous l' aile, entre deux firmaments.

LA VOIE LACTEE

p19

Aux étoiles j' ai dit un soir :
" vous ne paraissez pas heureuses ;
vos lueurs, dans l' infini noir,
ont des tendresses douloureuses ;
" et je crois voir au firmament
un deuil blanc mené par des vierges
qui portent d' innombrables cierges
et se suivent languissamment.

" êtes-vous toujours en prière ?
êtes-vous des astres blessés ?
Car ce sont des pleurs de lumière,
non des rayons, que vous versez.

p20

" vous, les étoiles, les aïeules
des créatures et des dieux,
vous avez des pleurs dans les yeux... "
elles m' ont dit : " nous sommes seules...
" chacune de nous est très loin
des soeurs dont tu la crois voisine ;
sa clarté caressante et fine
dans sa patrie est sans témoin ;
" et l' intime ardeur de ses flammes
expire aux cieus indifférents. "
je leur ai dit : " je vous comprends !
Car vous ressemblez à des âmes :
" ainsi que vous, chacune luit
loin des soeurs qui semblent près d' elle,
et la solitaire immortelle
brûle en silence dans la nuit. "

LES SERRES ET LES BOIS

p21

dans les serres silencieuses
où l' hiver invite à s' asseoir,
sous un jour blême comme un soir
fument les plantes précieuses.
L' une, raide, élançant tout droit
sa tige aux longues feuilles sèches,
darde au plafond, comme des flèches,
les pointes d' un calice étroit.
Une autre, géante à chair grasse,
que hérissent de durs piquants,
ne sourit que tous les cinq ans
dans une éclosion sans grâce.

p22

Une autre, molle en ses efforts,
grimpe au vitrail, et la captive

regarde en pitié l' herbe active
qui tient tête au vent du dehors.
Pas un souffle ici, rien ne bouge ;
toutes versent avec lenteur,
à flots lourds, la fade senteur
de leur floraison fixe et rouge.
Celui qu' elles charment d' abord,
dans cet air qui bientôt lui pèse,
envahi par un grand malaise,
descend de l' ivresse à la mort.
Ah ! Que mille fois plus aimée
la violette, fleur des bois !
Et que plus saine mille fois
la chambre qu' elle a parfumée !
Son baume, loin d' appesantir,
allège et fait l' âme nouvelle ;
mais fine, il faut s' approcher d' elle,
la baiser, pour la bien sentir.

NE NOUS PLAIGNONS PAS

p23

Va, ne nous plaignons pas de nos heures d' angoisse.
Un trop facile amour n' est pas sans repentir ;
le bonheur se flétrit, comme une fleur se froisse
dès qu' on veut l' incliner vers soi pour la sentir.
Regarde autour de nous ceux qui pleuraient naguère
les voilà l' un à l' autre, ils se disent heureux,
mais ils ont à jamais violé le mystère
qui faisait de l' amour un infini pour eux.
Ils se disent heureux ; mais, dans leurs nuits sans
fièvres,
leurs yeux n' échangent plus les éclairs d' autrefois ;
déjà sans tressaillir ils se baisent les lèvres,
et nous, nous frémissons rien qu' en mêlant nos doigts.

p24

Ils se disent heureux, et plus jamais n' éprouvent
cette vive brûlure et cette oppression
dont nos coeurs sont saisis quand nos yeux se
retrouvent ;
nous nous sommes toujours une apparition !
Ils se disent heureux, parce qu' ils peuvent vivre
de la même fortune et sous le même toit ;
mais ils ne sentent plus un cher secret les suivre ;

ils se disent heureux, et le monde les voit !
LA TERRE ET L'ENFANT

p25

Enfant sur la terre on se traîne,
les yeux et l' âme émerveillés,
mais, plus tard, on regarde à peine
cette terre qu' on foule aux pieds.
Je sens déjà que je l' oublie,
et, parfois, songeur au front las,
je m' en repens et me rallie
aux enfants qui vivent plus bas.
Détachés du sein de la mère,
de leurs petits pieds incertains
ils vont reconnaître la terre
et pressent tout de leurs deux mains ;

p26

ils ont de graves tête-à-tête
avec le chien de la maison ;
ils voient courir la moindre bête
dans les profondeurs du gazon ;
ils écoutent l' herbe qui pousse,
eux seuls respirent son parfum ;
ils contemplent les brins de mousse
et les grains de sable un par un ;
par tous les calices baisée,
leur bouche est au niveau des fleurs,
et c' est souvent de la rosée
qu' on essuie en séchant leurs pleurs.
J' ai vu la terre aussi me tendre
ses bras, ses lèvres, autrefois !
Depuis que je la veux comprendre,
plus jamais je ne l' aperçois.
Elle a pour moi plus de mystère,
désormais, que de nouveauté ;
j' y sens mon coeur plus solitaire,
quand j' y rencontre la beauté ;
et, quand je daigne par caprice
avec les enfants me baisser,
j' importune cette nourrice
qui ne veut plus me caresser.

PASSION MALHEUREUSE

p27

J' ai mal placé mon coeur, j' aime l' enfant d' un
autre ;
et c' est pour m' exploiter qu' il fait le bon apôtre,
ce petit traître ! Je le sais.
Sa mère, quand je viens, me devine, et l' appelle,
sentant que je suis là pour lui plus que pour elle,
mais elle ne m' en veut jamais.
Le marmot prend alors sa voix flûtée et tendre
(les enfants ont deux voix) et dit, sans la
comprendre,
sa fable, avec expression ;
puis il me fait ranger des soldats sur la table,
et m' obsède, et je trouve un plaisir ineffable
à sa gentille obsession.

p28

Je m' y laisse duper toutes les fois : j' espère
qu' à force de bonté je serai presque un père :
ne dit-il pas qu' il m' aime bien ?
Mais voici tout à coup le vrai père, ô disgrâce !
L' enfant court, bat des mains, lui saute au cou,
l' embrasse,
et le pauvre oncle n' est plus rien.

LA BOUTURE

p29

Au temps où les plaines sont vertes,
où le ciel dore les chemins,
où la grâce des fleurs ouvertes
tente les lèvres et les mains,
au mois de mai, sur sa fenêtre,
un jeune homme avait un rosier ;
il y laissait les roses naître
sans les voir ni s' en soucier ;
et les femmes qui d' aventure
passaient près du bel arbrisseau,
en se jouant, pour leur ceinture
pillaient les fleurs du jouvenceau.

p30

Sous leurs doigts, d' un précoce automne
mourait l' arbuste dévasté ;
il perdit toute sa couronne,
et la fenêtre sa gaîté ;
si bien qu' un jour, de porte en porte,
le jeune homme frappa, criant :
" qu' une de vous me la rapporte,
la fleur qu' elle a prise en riant ! "
mais les portes demeuraient closes.
Une à la fin pourtant s' ouvrit :
" ah ! Viens, dit en montrant des roses
une vierge qui lui sourit ;
" je n' ai rien pris pour ma parure ;
mais sauvant le dernier rameau,
vois ! J' en ai fait cette bouture,
pour te le rendre un jour plus beau. "

SCRUPULE

p31

je veux lui dire quelque chose,
je ne peux pas ;
le mot dirait plus que je n' ose,
même tout bas.
D' où vient que je suis plus timide
que je n' étais ?
Il faut parler, je m' y décide...
et je me tais.
Les aveux m' ont paru moins graves
à dix-huit ans ;
mes lèvres ne sont plus si braves
depuis longtemps.

p32

J' ai peur, en sentant que je l' aime,
de mal sentir ;
dans mes yeux une larme même
pourrait mentir,
car j' aurais beau l' y laisser naître
de bonne foi,
c' est quelque ancien amour peut-être
qui pleure en moi.

PRIERE AU PRINTEMPS

p33

Toi qui fleuris ce que tu touches,
qui, dans les bois, aux vieilles souches
rends la vigueur,
le sourire à toutes les bouches,
la vie au coeur ;
qui changes la boue en prairies,
sèmes d' or et de pierreries
tous les haillons,
et jusqu' au seuil des boucheries
mets des rayons !
ô printemps, alors que tout aime,
que s' embellit la tombe même,
verte au dehors,
fais naître un renouveau suprême
au coeur des morts !

p34

Qu' ils ne soient pas les seuls au monde
pour qui tu restes inféconde,
saison d' amour !
Mais fais germer dans leur poussière
l' espoir divin de la lumière
et du retour.

UN EXIL

p35

Je plains les exilés qui laissent derrière eux
l' amour et la beauté d' une amante chérie ;
mais ceux qu' elle a suivis au désert sont heureux :
ils ont avec la femme emporté la patrie.
Ils retrouvent le jour de leur pays natal
dans la clarté des yeux qui leur sourient encor,
et des champs paternels, sur un front virginal,
les lis abandonnés recommencent d' éclore.
Le ciel quitté les suit sous les nouveaux climats ;
car l' amante a gardé, dans l' âme et sur la bouche,
un fidèle reflet des soleils de là-bas

et les anciennes nuits pour la nouvelle couche.

p36

Je ne plains point ceux-là ; ceux-là n' ont rien
perdu :
ils vont, les yeux ravis et les mains parfumées
d' un vivant souvenir ! Et tout leur est rendu,
saisons, terre et famille, au sein des bien-aimées.
Je plains ceux qui, partant, laissent, vraiment
bannis,
tout ce qu' ils possédaient sur terre de céleste !
Mais plus encor, s' il n' a dans son propre pays
point d' amante à pleurer, je plains celui qui reste.
Ah ! Jour et nuit chercher dans sa propre maison
cet être nécessaire, une amante chérie !
C' est plus de solitude avec moins d' horizon ;
oui, c' est le pire exil, l' exil dans la patrie.
Et ni le ciel, ni l' air, ni le lis virginal,
ni le champ paternel, n' en guérissent la peine :
au contraire, l' amour tendre du sol natal
rend l' absente plus douce au coeur et plus lointaine.

LA REINE DU BAL

p37

Oui, je sais qu' elle est la plus belle,
la reine du bal, je le sais ;
mais je suis un vaincu rebelle,
je ne la servirai jamais.
Que pour la contempler en face,
patient, j' attends mon tour,
et qu' humblement je prenne place
au long défilé de sa cour !
Qu' après mille autres je murmure
mon hommage à sa royauté,
quelque fadeur, inepte injure
du désir lâche à la beauté !

p38

Que pour ramasser une rose
tombée à terre de son front,
je me précipite, et m' expose
à ne pas être le plus prompt !

Que de son sourire suprême
j' épie et dérobe ma part,
et me vienne poster moi-même
sur le trajet de son regard !
Que de sa chevelure blonde
j' aspire le banal parfum
qui s' exhale pour tout le monde
et ne fut choisi pour aucun !
Sentir dans mes bras, à la danse,
l' abandon, menteuse douceur,
qu' inspire aux vierges la cadence,
non la tendresse du valseur,
pour qu' ensuite ce premier rêve,
qui n' est encor qu' un vague émoi,
commencé sur mon coeur, s' achève
au gré d' un plus hardi que moi !
Jamais ! Non, dans cette lumière,
devant tous, tu n' auras jamais,
reine, l' aveu d' une âme fière,
et la mienne est sauvage ; mais...

p39

si tu veux savoir que je t' aime,
qu' en te bravant, j' ai succombé,
après le bal, cette nuit même,
quand ton sceptre sera tombé ;
à l' heure où, fermant la paupière,
sur ton lit tu te jetteras,
de peur de manquer ta prière,
assoupie en croisant les bras ;
où, satisfaite de ta gloire,
mais trop lasse pour en jouir,
tu laisseras dans ta mémoire
la fête au loin s' évanouir ;
tandis qu' aux vitres de la chambre,
par un ciel morne et ténébreux,
couleront les pleurs de décembre,
pareils aux pleurs des malheureux,
fais ce songe : que je m' arrête,
la face au vent, les pieds dans l' eau,
pour chercher l' ombre de ta tête
sur la blancheur de ton rideau.

LA LAIDE

p40

Femmes, vous blasphémez l' amour, quand d' aventure
un seul rebelle insulte à votre royauté.
Ah ! C' est un pire affront qu' en silence elle endure,
la jeune fille à qui la marâtre nature
a dénié sa gloire et son droit : la beauté !
L' amour ne luit jamais dans l' oeil qui la regarde ;
elle pourrait quitter sa mère sans périls.
La laide ! On ne la voit jamais que par mégarde ;
même contre un désir sa disgrâce la garde,
pourquoi les jeunes gens l' accompagneraient-ils ?
Les jeunes gens sont fats, libertins et féroces.
La laide ! Pourquoi faire et qu' en ont-ils besoin ?
Ils la criblent entre eux de quolibets atroces,
et c' est un collégien que, dans les bals de noces,
on charge de tirer cette enfant de son coin.

p41

Pauvre fille ! Elle apprend que jeune elle est sans
âge ;
soeur des belles et née avec les mêmes vœux,
elle a pour ennemi de son coeur son visage,
et, tout au plus, parmi les compliments d' usage,
un bon vieillard lui dit qu' elle a de beaux cheveux.
Depuis que j' ai souffert d' une forme charmante,
je voudrais de mon mal près de toi me guérir,
enfant qui sais aimer sans jamais être amante,
ange qui n' es qu' une âme et n' as rien qui tourmente !
Pourquoi suis-je trop jeune encor pour te chérir ?

JALOUX DU PRINTEMPS

p42

Des saisons la plus désirée
et la plus rapide, ô printemps,
qu' elle m' est longue, ta durée !
Tu possèdes mon adorée,
et je l' attends !
Ton azur ne me sourit guère,
c' est en hiver que je la vois ;
et cette douceur éphémère,
je ne l' ai dans l' année entière
rien qu' une fois.
Mon bonheur n' est qu' une étincelle
volée au bal dans un coup d' oeil :

l' hiver passe, et je vis sans elle ;
c' est pourquoi, fête universelle,
tu m' es un deuil.

p43

J' ai peur de toi quand je la quitte :
je crains qu' une fleur d' oranger,
tombant sur son coeur, ne l' invite
à consulter la marguerite,
et quel danger !
Ce coeur qui ne sait rien encore,
cuvé par tes tendres chaleurs,
devine et pressent son aurore ;
il s' ouvre à toi qui fais éclore
toutes les fleurs.
Ton souffle l' étonne, elle écoute
les conseils embaumés de l' air ;
c' est l' air de mai que je redoute,
je sens que je la perdrai toute
avant l' hiver.

L' UNE D' ELLES

p44

Les grands appartements qu' elle habite l' hiver
sont tièdes. Aux plafonds, légers comme l' éther,
planent d' amoureuses peintures.
Nul bruit ; partout les voix, les pas sont assoupis
par la laine opulente et molle des tapis
et l' ample velours des tentures.
Aux fenêtres, dehors, la grêle a beau sévir,
sous ses balles de glace à peine on sent frémir
l' épais vitrail qui les renvoie ;
et la neige et le givre aux glaciales fleurs
restent voilés aux yeux sous les chaudes couleurs
de longs rideaux brochés de soie.

p45

Là, dans de vieux tableaux, le ciel vénitien
prête au soleil de France un effluve du sien ;
et sur la haute cheminée,
dans des vases ravis en Grèce à des autels,

des lis renouvelés qu' on dirait immortels
ne font qu' un printemps de l' année.
Sa chambre est toute bleue et suave ; on y sent
le vestige embaumé de quelque oeillet absent
dont l' air a gardé la mémoire ;
ses genoux, pour prier, posent sur du satin,
et ses aïeux tenaient d' un maître florentin
son crucifix de vieil ivoire.
Elle peut, lasse enfin des salons somptueux,
goûter de son boudoir le jour voluptueux
où sommeille un vague mystère ;
et là ses yeux levés rencontrent un Watteau
où de sveltes amants, un pied sur le bateau,
vont appareiller pour Cythère.
L' hiver passe, elle émigre en sa villa d' été.
Elle y trouve le ciel, l' immense aménité
des monts, des vallons et des plaines ;
depuis les dahlias qui bordent la maison
jusques au dernier flot des blés à l' horizon,
elle ne voit que ses domaines.

p46

Puis c' est la promenade en barque sur les lacs,
la sieste à l' ombre au fond des paresseux hamacs,
la course aux prés en jupes blanches,
et le roulement doux des calèches au bois,
et le galop, voilette au front, badine aux doigts,
sous le mobile arceau des branches ;
et, par les midis lourds, les délices du bain :
deux jets purs inondant la vasque dont sa main
tourne à son gré les cols de cygnes,
et le charme du frais, suave abattement
où, rêveuse, elle voit sous l' eau, presque en dormant,
de son beau corps trembler les lignes.
Ainsi coulent ses jours, pareils aux jours heureux ;
mais un secret fardeau s' appesantit sur eux,
ils ne sont pas dignes d' envie.
On lit dans son regard fiévreux ou somnolent,
dans son rare sourire et dans son geste lent
le dégoût amer de la vie.
Oh ! Quelle âme entendra sa pauvre âme crier ?
Quel sauveur magnanime et beau, quel chevalier
doit survenir à l' improvisiste,
et l' enlever en croupe, et l' emporter là-bas,
sous un chaume enfoui dans l' herbe et les lilas,
loin, bien loin de ce luxe triste ?

p47

Personne. Elle dédaigne un criminel espoir,
et se plaît à languir, en proie à son devoir.
Morte sous ses parures neuves,
elle n' a pas d' amour, l' honneur le lui défend ;
misérablement riche, elle n' a pas d' enfant ;
elle est plus seule que les veuves.

LA PENSEE

p48

Un soir, vaincu par le labeur
où s' obstine le front de l' homme,
je m' assoupis, et dans mon somme
m' apparut un bouton de fleur.
C' était cette fleur qu' on appelle
pensée ; elle voulait s' ouvrir,
et moi je m' en sentais mourir :
toute ma vie allait en elle.
échange invisible et muet :
à mesure que ses pétales
forçaient les ténèbres natales,
ma force à moi diminuait.

p49

Et ses grands yeux de velours sombre
se déplaient si lentement
qu' il me semblait que mon tourment
mesurât des siècles sans nombre.
" vite, ô fleur, l' espoir anxieux
de te voir éclore m' épuise ;
que ton regard s' achève et luise
fixe et profond dans tes beaux yeux ! "
mais, à l' heure où de sa paupière
se déroulait le dernier pli,
moi, je tombais enseveli
dans la nuit d' un sommeil de pierre.

LA LYRE ET LES DOIGTS

p50

Une muse, immobile et la tête penchée,
ne chantait plus ; la lyre en soupirait d' ennui,
et, se plaignant aux doigts de n' être plus touchée,
disait : " quelle torpeur vous enchaîne aujourd' hui ?
" je ne puis rien sans vous, réveillez-vous, doigts
roses ;
l' air est si lourd, j' ai peine à vous parler tout bas,
car mes fibres sans vous, comme des lèvres closes,
amoncellent des voix qui ne s' élèvent pas.
" abattez-vous sur moi, comme au vol du zéphire
on voit dans les rayons tourbillonner les fleurs ;
arrachez-moi mon cri comme au lin qu' on déchire,
ou sur moi, lentement, glissez comme des pleurs.

p51

" sinon, si par mépris vous me laissez oisive,
rendez ma double branche au front carré des boeufs ;
de quel autre baiser voulez-vous que je vive
que du baiser des doigts qui m' ont faite pour eux ? "
-" lyre, que pouvons-nous ? Sommes-nous l' harmonie ?
Est-ce nous le délire ? Est-ce nous la langueur ?
Et ne sentons-nous pas, esclaves du génie,
tous nos frissons liés par le sommeil du coeur ?
" il est le dieu, la main subit sa fantaisie :
parfois il nous trahit sans nous avoir lassés,
et parfois, sans pitié, sa longue frénésie
nous agite sanglants dans les sept fils cassés !
" implore-le toujours, quelques chants que tu veuilles,
car nous les lui devons, les chants que tu nous dois :
sans les brises d' été plus de murmure aux feuilles,
sans les souffles du coeur plus d' éloquence aux
doigts ! "

MARS

p52

en mars, quand s' achève l' hiver,
que la campagne renaissante
ressemble à la convalescente
dont le premier sourire est cher ;
quand l' azur, tout frileux encore,
est de neige éparsé mêlé,
et que midi, frais et voilé,
revêt une blancheur d' aurore ;

quand l' air doux dissout la torpeur
des eaux qui se changeaient en marbres ;
quand la feuille aux pointes des arbres
suspend une verte vapeur ;

p53

et quand la femme est deux fois belle,
belle de la candeur du jour,
et du réveil de notre amour
où sa pudeur se renouvelle,
oh ! Ne devrais-je pas saisir
dans leur vol ces rares journées
qui sont les matins des années
et la jeunesse du désir ?
Mais je les goûte avec tristesse ;
tel un hibou, quand l' aube luit,
roulant ses grands yeux pleins de nuit,
craint la lumière qui les blesse,
tel, sortant du deuil hivernal,
j' ouvre de grands yeux encore ivres
du songe obscur et vain des livres,
et la nature me fait mal.

DAMNATION

p54

Le dimanche, au salon, pêle-mêle se rue
des bourgeois ébahis la bizarre cohue
qui s' en vient, chaque année, à la foire des arts,
vainement amuser ses aveugles regards.
Ainsi devant le beau, dont il ne s' émeut guère,
l' obscur faiseur de gloire appelé le vulgaire
va, la bouche béante et l' oeil vide, pareil
à des flots de moutons bêlant vers le soleil.
Là, cependant, un homme au front lourd de pensée,
maigre, sous un manteau dont la trame est usée,
dans un coin du jardin, debout, songe à l' écart.
Les bras croisés, il fixe un douloureux regard
sur les marbres dressés le long des plates-bandes.
Le malheureux ! Il sent ses blessures plus grandes,

p55

et plus épaisse l' ombre où ses maux l' on fait choir ;
car lui-même autrefois, maniant l' ébauchoir,
il eut les rêves blancs et bleus du statuaire.
Mais bientôt l' indigence a mis un froid suaire
sur son ardent espoir et son haut idéal ;
et d' autres ont grandi dont il était rival.
Les eût-il égalés ? Peut-être. Mais qu' importe !
ô maîtres que la gloire incite et reconforte,
nés avec un front riche et des doigts inspirés,
ayez pitié de ceux qui vous ont admirés,
hélas ! Et tant aimés qu' ils ne pouvaient plus vivre
sans risquer l' aventure atroce de vous suivre !
Maîtres, c' est en comptant leurs blessés et leurs
morts
que le vulgaire apprend combien vous êtes forts.
Cependant qu' aux pays sereins de l' harmonie
vous voguez largement sous le vent du génie,
ils tombent, les yeux pleins du ciel où vous planez,
sur le pavé brutal des artistes damnés.
Celui-là comme vous a connu le délice
d' arrondir savamment une poitrine lisse
sous la caresse lente et chaste de ses mains,
de suivre avec respect des profils surhumains
pressentis dans le masque indécis de l' ébauche ;
et nul n' a plus que lui, modelant le sein gauche,
frémi d' aise et d' orgueil en y sentant un cœur.
Mais à ce jeu des dieux il ne fut pas vainqueur ;
il n' avait rien : le pauvre a dû tuer l' artiste.
Après l' heure d' ivresse il vient une heure triste,

p56

celle où la jeune épouse, au fond de l' atelier,
soucieuse du pain que l' art fait oublier,
regarde tour à tour ses enfants qui pâlisent
et le bloc que les mains de leur père embellissent,
et, maudissant la glaise en sa stérilité,
songe au fumier fécond du champ qu' elle a quitté.
Ah ! D' un travail sans fruit la cuisante amertume,
le sarcasme ignorant des critiques de plume,
l' envie ou le dédain des rivaux de métier,
ces maux trempent le cœur et le laissent entier !
Mais lire dans les yeux de la femme qu' on aime
un reproche muet où l' on sent un blasphème,
apprendre qu' on est fou, traître, et s' apercevoir
qu' en s' élevant on laisse à ses pieds son devoir !
Il a fui l' atelier. Le pauvre homme héroïque
compte l' argent d' un autre au fond d' une boutique.
Son poing de créateur, fait pour le marbre altier,
trace des chiffres vils sur un obscur papier.
Encore s' il pouvait, à force de descendre,
s' abrutir, consumer son cœur jusqu' à la cendre,

et, bien mort, s' allonger dans sa tombe d' oubli !
Mais le feu qu' il étouffe est mal enseveli.
Une pierre le suit qui veut être statue :
s' il ne l' anime pas, c' est elle qui le tue.
Sollicitant ses doigts par de lointains appels,
elle passe et prend forme en des songes cruels ;
et la forme palpite et, vaguement parfaite,
murmure : " tu m' as vue et tu ne m' as pas faite ! "
à son heure elle vient comme un remords fatal,

p57

et tout, jusqu' au comptoir, lui sert de piédestal.
C' est elle ! Sa vénus dans le chagrin rêvée,
qui tous les ans ici, belle, noble, achevée,
l' entraîne, et, prenant place entre toutes ses soeurs,
dompte enfin l' oeil jaloux et dur des connaisseurs !
Elle triomphe ! Et lui, l' univers le renomme,
il monte, il sent déjà, presque un dieu, plus qu' un
homme,
le frisson glorieux des lauriers sur son front !
Mais l' extase est fragile et le réveil est prompt.
Quelle chute profonde alors ! Comme il mesure
tout à coup, d' une vue impitoyable et sûre,
les degrés infinis de la gloire au néant !
Comme il se voit petit pour s' être vu géant !
Il pleure. Mais l' épouse, attentive et sévère,
le voyant défaillir et songeant qu' elle est mère,
vient, lui parle, le prend par la main, par l' habit,
le tire en le grondant : " je te l' avais bien dit :
te voilà pour un mois pâle et mélancolique ! "
puis, par mainte raison banale et sans réplique,
irritant l' aiguillon de son tourment divin,
l' arrache à l' idéal comme l' ivrogne au vin.

LA MER

p58

La mer pousse une vaste plainte,
se tord et se roule avec bruit,
ainsi qu' une géante enceinte
qui des grandes douleurs atteinte,
ne pourrait pas donner son fruit ;
et sa pleine rondeur se lève
et s' abaisse avec désespoir.
Mais elle a des heures de trêve :

alors sous l' azur elle rêve,
calme et lisse comme un miroir.
Ses pieds caressent les empires,
ses mains soutiennent les vaisseaux,
elle rit aux moindres zéphires,
et les cordages sont des lyres,
et les hunes sont des berceaux.

p59

Elle dit au marin : " pardonne
si mon tourment te fait mourir ;
hélas ! Je sens que je suis bonne,
mais je souffre et ne vois personne
d' assez fort pour me secourir ! "
puis elle s' enfle encor, se creuse
et gémit dans sa profondeur ;
telle, en sa force douloureuse,
une grande âme malheureuse
qu' isole sa propre grandeur !

LA GRANDE CHARTREUSE

p60

J' ai vu, tels que des morts réveillés par le glas,
les moines, lampe en main, se ranger en silence,
puis pousser, comme un vol de corbeaux qui s' élance,
leurs noirs *miserere* qui plaisent au coeur las.
Le néant dans le cloître a sonné sous mes pas ;
j' ai connu la cellule, où le calme commence,
d' où le monde nous semble une mêlée immense
dont le vain dénoûment ne nous regarde pas.
La blancheur des grands murs m' a hanté comme un
rêve ;
j' ai senti dans ma vie une ineffable trêve :
l' avant-goût du sépulcre a réjoui mes os.
Mais, adieu ! Le soldat court où le canon gronde :
je retourne où j' entends la bataille du monde,
sans pitié pour mon coeur affamé de repos.

EFFET DE NUIT

p61

Voyager seul est triste, et j' ai passé la nuit
dans une étrange hôtellerie.
à la plus vieille chambre un enfant m' a conduit,
de galerie en galerie.
Je me suis étendu sur un grand lit carré
flanqué de lions héraldiques ;
un rideau blanc tombait à longs plis, bigarré
du reflet des vitraux gothiques.
J' étais là, recevant, muet et sans bouger,
les philtres que la lune envoie,
quand j' ouïs un murmure, un froissement léger,
comme fait l' ongle sur la soie ;

p62

puis comme un battement de fléaux sourds et prompts
dans des granges très éloignées ;
puis on eût dit, plus près, le han des bûcherons
tour à tour lançant leurs cognées ;
puis un long roulement, un vaste branle-bas,
pareil au bruit d' un char de tôle
attelé d' un dragon toujours fumant et las,
qui souffle à chaque effort d' épaule ;
puis soudain serpenta dans l' infini du soir
un sifflement lugubre, intense,
comme le cri perçant d' une âme au désespoir
en fuite par le vide immense.
Or, c' était un convoi que j' entendais courir
à toute vapeur dans la plaine.
Il passa, laissant loin derrière lui mourir
son fracas et sa rouge haleine.
Le passage du monstre un moment ébranla
les carreaux étroits des fenêtres,
fit geindre un clavecin poudreux qui dormait là
et frémir des portraits d' ancêtres ;
sur la tapisserie Actéon tressaillit,
Diane contracta les lèvres ;
un plâtras détaché du haut du mur faillit
briser l' horloge de vieux sèvres.

p63

Ce fut tout. Le silence aux voûtes du plafond
replia lentement son aile,
et la nuit, arrachée à son rêve profond,
se redrapa plus solennelle.
Mais mon coeur remué ne se put assoupir :
j' écoutais toujours dans l' espace

cette course effrénée et ce strident soupir,
image d' un siècle qui passe.

SILENCE ET NUIT DES BOIS

p64

Il est plus d' un silence, il est plus d' une nuit,
car chaque solitude a son propre mystère :
les bois ont donc aussi leur façon de se taire
et d' être obscurs aux yeux que le rêve y conduit.
On sent dans leur silence errer l' âme du bruit,
et dans leur nuit filtrer des sables de lumière.
Leur mystère est vivant : chaque homme à sa manière
selon ses souvenirs l' éprouve et le traduit.
La nuit des bois fait naître une aube de pensées ;
et, favorable au vol des strophes cadencées,
leur silence est ailé comme un oiseau qui dort.
Et le coeur dans les bois se donne sans effort :
leur nuit rend plus profonds les regards qu' on y
lance,
et les aveux d' amour se font de leur silence.

LA COLOMBE ET LE LIS

p65

Femme, cette colombe au col rose et mouvant,
que ta bouche entr' ouverte baise,
ne l' avait pas sentie humecter si souvent
son bec léger qui vibre d' aise.
Elle n' avait jamais reçu de toi tout bas
les noms émus que tu lui donnes,
ni jamais de tes doigts, à l' heure des repas,
vu pleuvoir des graines si bonnes.
Elle n' avait jamais senti ton coeur frémir
au vivant toucher de son aile,
ni ses plumes trembler sous ton jeune soupir,
ni tes larmes rouler sur elle.

p66

Tu la laissais languir captive dans l' osier,

et vainement d' un sanglot tendre,
d' un sanglot suppliant elle enflait son gosier :
tu ne daignais jamais l' entendre.
Jamais les fleurs du vase où rêve le printemps
ne furent si bien arrosées ;
jamais, sur le lis pur et grave, si longtemps
tes lèvres ne s' étaient posées.
Quel ancien souvenir ou quel récent amour,
quel berceau, femme, ou quelle tombe,
a fait naître en ton coeur ce suprême retour
vers ton lit et vers ta colombe ?

LE PEUPLE S' AMUSE

p67

Le poète naïf, qui pense avant d' écrire,
s' étonne, en ce temps-ci, des choses qui font rire.
Au théâtre parfois il se tourne, et, voyant
la gaîté des badauds qui va se déployant,
pour un plat calembour, des loges au parterre,
il se sent tout à coup tellement solitaire
parmi ces gros rieurs au ventre épanoui,
que, le front lourd et l' oeil tristement ébloui,
il s' esquive, s' il peut, sans attendre la toile.
Enfin libre il respire, et, d' étoile en étoile,
dans l' azur sombre et vaste il laisse errer ses yeux.
Ah ! Quand on sort de là, comme la nuit plaît mieux !
Qu' il fait bon regarder la Seine lente et noire
en silence rouler sous les vieux ponts sa moire,
et les reflets tremblants des feux traîner sur l' eau
comme les pleurs d' argent sur le drap d' un tombeau !

p68

Ce deuil fait oublier ces rires qu' on abhorre.
Hélas ! Où donc la joie est-elle saine encore ?
Quel vice a donc en nous gâté le sang gaulois ?
Quand rirons-nous le rire honnête d' autrefois ?
Ce ne sont aujourd' hui qu' absurdes bacchanales ;
farces au masque impur sur des planches banales ;
vil patois qui se fraye impudemment accès
parmi le peuple illustre et cher des mots français ;
couplets dont les refrains changent la bouche en
gueule ;
romans hideux, miroir de l' abjection seule,
commérage où le fiel assaisonne des riens :

feuilletons à voleurs, drames à galériens,
funestes aux coeurs droits qui battent sous les
blouses ;
vaudevilles qui font, corrupteurs des épouses,
un ridicule impie à l' affront des maris ;
spectacles où la chair des femmes, mise à prix,
comme aux crocs de l' étal exhibée en guirlande,
allèche savamment la luxure gourmande ;
parades à décors dont les fables sans art
n' esquivent le sifflet qu' en soûlant le regard ;
coups d' archets polissons sur la lyre d' Homère,
et tous les jeux maudits d' un amour éphémère
qui va se dégradant du caprice au métier :
voilà ce qui ravit un peuple tout entier !
Bêtise, éternel veau d' or des multitudes,
toi dont le culte aisé les plie aux servitudes
et complice du joug les y soumet sans bruit,
monstre cher à la force et par la ruse instruit
à bafouer la libre et sévère pensée,

p69

règne ! Mais à ton tour, brute, qu' à la risée,
au comique mépris tu serves de jouet !
Que sur toi le bon sens fasse claquer son fouet,
qu' il se lève, implacable à son tour, et qu' il rie,
et qu' il raille à son tour l' inepte raillerie,
et qu' il fasse au soleil luire en leur nudité
ta grotesque laideur et ta stupidité !
Molière, dresse-toi ! Debout, Aristophane !
Allons ! Faites entendre au vulgaire profane
l' hymne de l' idéal au fond du rire amer,
du grand rire où, pareil au cliquetis du fer,
sonne le choc rapide et franc des pensers justes,
du beau rire qui sied aux poitrines robustes,
vengeur de la sagesse, héroïque moqueur,
où vibre la jeunesse immortelle du coeur !

DECEPTION

p70

Une eau croupie est un miroir
plus fidèle encor qu' une eau pure,
et l' image la transfigure,
prêtant ses couleurs au fond noir.
Aurore, colombe et nuée
y réfléchissent leur candeur,

et du firmament la grandeur
n' y semble pas diminuée.
à fleur de ce cloaque épais
les couleuvres et les sangsues,
mille bêtes inaperçues,
rôdent sans en troubler la paix.

p71

Le reflet d' en haut les recouvre,
et le jeu trompeur du rayon
donne au regard l' illusion
d' un grand vallon d' azur qui s' ouvre.
à travers ces monstres hideux
le ciel luit sans rides ni voiles,
il les change tous en étoiles
et s' arrondit au-dessous d' eux.
Mais la bouche qui veut se tendre
vers l' étoile pour s' y poser,
sent au-devant de son baiser
surgir un monstre pour le prendre.
Tel se reflète l' idéal
dans les yeux d' une amante infâme,
et telle, en y plongeant, notre âme
n' y sent de réel que le mal.

COMBATS INTIMES

p72

Seras-tu de l' amour l' éternelle pâture ?
à quoi te sert la volonté,
si ce n' est point, ô coeur, pour vaincre ta torture,
et dans la paix enfin, plus fort que la nature,
t' asseoir sur le désir dompté,
ainsi qu' un bestiaire, après la lutte, règne
sur son tigre qui s' est rendu,
et s' assied sur la bête, et, de son poing qui saigne
la courbant jusqu' à terre, exige qu' elle craigne
alors même qu' elle a mordu ?
Et comme ce dompteur, seul au fond de la cage,
ne cherche qu' en soi son appui,
car nul dans ce péril avec lui ne s' engage,
et nul ne sait parler le tacite langage
que le monstre parle avec lui,

p73

ainsi, dans les combats que le désir te livre,
ne compte sur personne, ô coeur !
N' attends pas, sous la dent, qu' un autre te délivre !
Tu luttas quelque part où nul ne peut te suivre,
toujours seul, victime ou vainqueur.

COUPLES MAUDITS

p74

Les criminels parfois ne sont pas les méchants,
mais ceux qui n' ont jamais pu connaître en leur vie
ni le libre bonheur des bêtes dans les champs,
ni la sécurité de la règle suivie.
Que d' amour ténébreux sans lit et sans foyer !
Que de coussins foulés en hâte dans les bouges !
Que de fiacres errants honteux de déployer
par des jours sans soleil leurs sales rideaux rouges !
Tous ces couples maudits, affolés de désir,
après l' atroce attente (ô la pire des fièvres !),
dévorent avec rage un lambeau de plaisir
que le moindre hasard dispute au feu des lèvres ;

p75

car tous ont attendu de longs jours, de longs mois,
pour ne faire, un instant, qu' une chair et qu' une
âme,
au milieu des terreurs, sous l' oeil fixe des lois,
dans un baiser qui pleure et cependant infâme...

SOUPIR

p76

ne jamais la voir ni l' entendre,
ne jamais tout haut la nommer,
mais, fidèle, toujours l' attendre,
toujours l' aimer.
Ouvrir les bras et, las d' attendre,
sur le néant les refermer,

mais encor, toujours les lui tendre,
toujours l' aimer.
Ah ! Ne pouvoir que les lui tendre,
et dans les pleurs se consumer,
mais ces pleurs toujours les répandre,
toujours l' aimer.

p77

Ne jamais la voir ni l' entendre,
ne jamais tout haut la nommer,
mais d' un amour toujours plus tendre
Toujours l' aimer.

LE DERNIER ADIEU

p78

quand l' être cher vient d' expirer,
on sent obscurément la perte,
on ne peut pas encor pleurer :
la mort présente déconcerte ;
et ni le lugubre drap noir,
ni le *dies irae* farouche,
ne donnent forme au désespoir :
la stupeur clôt l' âme et la bouche.
Incrédule à son propre deuil,
on regarde au fond de la tombe,
sans rien comprendre à ce cercueil
sonnant sous la terre qui tombe.

p79

C' est aux premiers regards portés,
en famille, autour de la table,
sur les sièges plus écartés,
que se fait l' adieu véritable.

LES CARESSES

p80

Les caresses ne sont que d' inquiets transports,
infructueux essais du pauvre amour qui tente
l' impossible union des âmes par les corps.
Vous êtes séparés et seuls comme les morts,
misérables vivants que le baiser tourmente !
ô femme, vainement tu serres dans tes bras
tes enfants, vrais lambeaux de ta plus pure essence :
ils ne sont plus toi-même, ils sont eux, les ingrats !
Et jamais, plus jamais, tu ne les reprendras,
tu leur as dit adieu le jour de leur naissance.
Et tu pleures ta mère, ô fils, en l' embrassant ;
regrettant que ta vie aujourd' hui t' appartienne,
tu fais pour la lui rendre un effort impuissant :
va ! Ta chair ne peut plus redevenir son sang,
sa force ta santé, ni sa vertu la tienne.

p81

Amis, pour vous aussi l' embrassement est vain,
vains les regards profonds, vaines les mains pressées :
jusqu' à l' âme on ne peut s' ouvrir un droit chemin ;
on ne peut mettre, hélas ! Tout le coeur dans la
main,
ni dans le fond des yeux l' infini des pensées.
Et vous, plus malheureux en vos tendres langueurs
par de plus grands désirs et des formes plus belles,
amants que le baiser force à crier : " je meurs ! "
vos bras sont las avant d' avoir mêlé vos coeurs,
et vos lèvres n' ont pu que se brûler entre elles.
Les caresses ne sont que d' inquiets transports,
infructueux essais d' un pauvre amour qui tente
l' impossible union des âmes par les corps.
Vous êtes séparés et seuls comme les morts,
misérables vivants que le baiser tourmente.

LA VIEILLESSE

p82

Viennent les ans ! J' aspire à cet âge sauveur
où mon sang coulera plus sage dans mes veines,
où, les plaisirs pour moi n' ayant plus de saveur,
je vivrai doucement avec mes vieilles peines.
Quand l' amour, désormais affranchi du baiser,
ne me brûlera plus de sa fièvre mauvaise
et n' aura plus en moi d' avenir à briser,

que je m' en donnerai de tendresse à mon aise !
Bienheureux les enfants venus sur mon chemin !
Je saurai transporter dans les buissons l' école ;
heureux les jeunes gens dont je prendrai la main !
S' ils aiment, je saurai comment on les console.

p83

Et je ne dirai pas : " c' était mieux de mon temps. "
car le mieux d' autrefois c' était notre jeunesse ;
mais je m' approcherai des âmes de vingt ans
pour qu' un peu de chaleur en mon âme renaisse ;
pour vieillir sans déchoir, ne jamais oublier
ce que j' aurai senti dans l' âge où le coeur vibre,
le beau, l' honneur, le droit qui ne sait pas plier,
et jusques au tombeau penser en homme libre.
Et vous, oh ! Quel poignard de ma poitrine ôté,
femmes, quand du désir il n' y sera plus traces,
et qu' alors je pourrai ne voir dans la beauté
que le dépôt en vous du moule pur des races !
Puissé-je ainsi m' asseoir au faite de mes jours
et contempler la vie, exempt enfin d' épreuves,
comme du haut des monts on voit les grands détours
et les plis tourmentés des routes et des fleuves !

L' AGONIE

p84

Vous qui m' aiderez dans mon agonie,
ne me dites rien ;
faites que j' entende un peu d' harmonie,
et je mourrai bien.
La musique apaise, enchante et délire
des choses d' en bas :
bercez ma douleur ; je vous en supplie,
ne lui parlez pas.
Je suis las des mots, je suis las d' entendre
ce qui peut mentir ;
j' aime mieux les sons qu' au lieu de comprendre
je n' ai qu' à sentir ;

p85

une mélodie où l' âme se plonge

et qui, sans effort,
me fera passer du délire au songe,
du songe à la mort.
Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
ne me dites rien.
Pour allègement un peu d'harmonie
me fera grand bien.
Vous irez chercher ma pauvre nourrice
qui mène un troupeau,
et vous lui direz que c'est mon caprice,
au bord du tombeau,
d'entendre chanter tout bas, de sa bouche,
un air d'autrefois,
simple et monotone, un doux air qui touche
avec peu de voix.
Vous la trouverez : les gens des chaumières
vivent très longtemps,
et je suis d'un monde où l'on ne vit guères
plusieurs fois vingt ans.
Vous nous laisserez tous les deux ensemble :
nos coeurs s'uniront ;
elle chantera d'un accent qui tremble,
la main sur mon front.

p86

Lors elle sera peut-être la seule
qui m'aime toujours,
et je m'en irai dans son chant d'aïeule
vers mes premiers jours,
pour ne pas sentir, à ma dernière heure,
que mon coeur se fend,
pour ne plus penser, pour que l'homme meure
comme est né l'enfant.
Vous qui m'aiderez dans mon agonie,
ne me dites rien ;
faites que j'entende un peu d'harmonie,
et je mourrai bien.

DE LOIN

p87

Du bonheur qu'ils rêvaient toujours pur et nouveau
les couples exaucés ne jouissent qu'une heure.
Moins ému, leur baiser ne sourit ni ne pleure ;
le nid de leur tendresse en devient le tombeau.

Puisque l'oeil assouvi se fatigue du beau,
que la lèvre en jurant un long culte se leurre,
que des printemps d'amour le lis, dès qu'on
l'effleure,
où vont les autres lis va lambeau par lambeau,
j'accepte le tourment de vivre éloigné d'elle.
Mon hommage muet, mais aussi plus fidèle,
d'aucune lassitude en mon coeur n'est puni ;
posant sur sa beauté mon respect comme un voile,
je l'aime sans désir, comme on aime une étoile,
avec le sentiment qu'elle est à l'infini.

LE MISSEL

p88

Dans un missel datant du roi François premier,
dont la rouille des ans a jauni le papier
et dont les doigts dévots ont usé l'armoirie,
livre mignon, vêtu d'argent sur parchemin,
l'un de ces fins travaux d'ancienne orfèvrerie
où se sentent l'audace et la peur de la main,
j'ai trouvé cette fleur flétrie.
On voit qu'elle est très vieille au vélin traversé
par sa profonde empreinte où la sève a percé.
Il se pourrait qu'elle eût trois cents ans ; mais
n'importe,
elle n'a rien perdu qu'un peu de vermillon,
fard qu'elle eût vu tomber même avant d'être morte,
qui ne brille qu'un jour, et que le papillon,
en passant, d'un coup d'aile emporte ;

p89

elle n'a pas perdu de son coeur un pistil,
ni du frêle tissu de sa corolle un fil ;
la page ondule encore où sécha la rosée
de son dernier matin, mêlée à d'autres pleurs ;
la mort en la cueillant l'a seulement baisée,
et, soigneuse, n'a fait qu'éteindre ses couleurs,
mais ne l'a pas décomposée.
Une mélancolique et subtile senteur,
pareille au souvenir qui monte avec lenteur,
l'arome du secret dans les cassettes closes,
révèle l'âge ancien de ce mystique herbier ;
il semble que les jours se parfument des choses,
et qu'un passé d'amour ait l'odeur d'un sentier

où le vent balaya des roses.
Et peut-être, dans l' air sombre et léger du soir,
un coeur, comme une flamme, autour du vieux fermail,
s' efforce, en palpitant, de se frayer passage ;
et chaque soir peut-être il attend l' *angelus*,
dans l' espoir qu' une main viendra tourner la page
et qu' il pourra savoir si rien ne reste plus
de la fleur qui fut son hommage.
Eh bien ! Rassure-toi, chevalier qui partais
pour combattre à Pavie et ne revins jamais ;
ou page qui, tout bas, aimant comme on adore,

p90

fis un aveu d' amour d' un *ave maria* :
cette fleur qui mourut sous des yeux que j' ignore,
depuis les trois cents ans qu' elle repose là,
où tu l' as mise elle est encore.

LES VIEILLES MAISONS

p91

Je n' aime pas les maisons neuves :
leur visage est indifférent ;
les anciennes ont l' air de veuves
qui se souviennent en pleurant.
Les lézardes de leur vieux plâtre
semblent les rides d' un vieillard ;
leurs vitres au reflet verdâtre
ont comme un triste et bon regard !
Leurs portes sont hospitalières,
car ces barrières ont vieilli ;
leurs murailles sont familières
à force d' avoir accueilli.

p92

Les clés s' y rouillent aux serrures,
car les coeurs n' ont plus de secrets ;
le temps y ternit les dorures,
mais fait ressembler les portraits.
Des voix chères dorment en elles,
et dans les rideaux des grands lits
un souffle d' âmes paternelles

remue encor les anciens plis.
J' aime les âtres noirs de suie,
d' où l' on entend bruire en l' air
les hirondelles ou la pluie
avec le printemps ou l' hiver ;
les escaliers que le pied monte
par des degrés larges et bas
dont il connaît si bien le compte,
les ayant creusés de ses pas ;
le toit dont fléchissent les pentes ;
le grenier aux ais vermoulus,
qui fait rêver sous ses charpentes
à des forêts qui ne sont plus.
J' aime surtout, dans la grand' salle
où la famille a son foyer,
la poutre unique, transversale,
portant le logis tout entier ;

p93

immobile et laborieuse,
elle soutient comme autrefois
la race inquiète et rieuse
qui se fie encore à son bois.
Elle ne rompt pas sous la charge,
bien que déjà ses flancs ouverts
sentent leur blessure plus large
et soient tout criblés par les vers ;
par une force qu' on ignore
rassemblant ses derniers morceaux,
le chêne au grand coeur tient encore
sous la cadence des berceaux.
Mais les enfants croissent en âge,
déjà la poutre plie un peu ;
elle cédera davantage ;
les ingrats la mettront au feu...
et, quand ils l' auront consumée,
le souvenir de son bienfait
s' envolera dans sa fumée.
Elle aura péri tout à fait,
dans ses restes de toutes sortes
éparses sous mille autres noms ;
bien morte, car les choses mortes
ne laissent pas de rejetons.

p94

Comme les servantes usées
s' éteignent dans l' isolement,
les choses tombent méprisées,

et finissent entièrement.
C' est pourquoi, lorsqu' on livre aux flammes
les débris des vieilles maisons,
le rêveur sent brûler des âmes
dans les bleus éclairs des tisons.

LE VOLUBILIS

p95

Toi qui m' entends sans peur te parler de la mort,
parce que ton espoir te promet qu' elle endort
et que le court sommeil commencé dans son ombre
s' achève au clair pays des étoiles sans nombre,
reçois mon dernier voeu pour le jour où j' irai
tenter seul, avant toi, si ton espoir dit vrai.
Ne cultive au-dessus de mes paupières closes
ni de grands dahlias, ni d' orgueilleuses roses,
ni de rigides lis : ces fleurs montent trop haut.
Ce ne sont pas des fleurs si fières qu' il me faut,
car je ne sentirais de ces raides voisines
que le tâtonnement funèbre des racines.

p96

Au lieu des dahlias, des roses et des lis,
transplante près de moi le gai volubilis
qui, familier, grimpant le long du vert treillage
pour denteler l' azur où ton âme voyage,
forme de ta beauté le cadre habituel
et fait de ta fenêtre un jardin dans le ciel.
Voilà le compagnon que je veux à ma cendre :
flexible, il saura bien jusque vers moi descendre.
Quand tu l' auras baisé, chérie, en me nommant,
par quelque étroite fente il viendra doucement,
messager de ton coeur, dans ma suprême couche,
fleurir de ton espoir le néant de ma bouche.

MIDI AU VILLAGE

p97

Nul troupeau n' erre ni ne broute ;
le berger s' allonge à l' écart ;

la poussière dort sur la route,
le charretier sur le brancard.
Le forgeron dort dans la forge ;
le maçon s' étend sur un banc ;
le boucher ronfle à pleine gorge,
les bras rouges encor de sang.
La guêpe rôde au bord des jattes ;
les ramiers couvrent les pignons ;
et, la gueule entre les deux pattes,
le dogue a des rêves grognons.

p98

Les lavandières babillardes
se taisent. Non loin du lavoir,
en plein azur, sèchent les hardes
d' une blancheur blessante à voir.
La férule à peine surveille
les écoliers inattentifs ;
le murmure épars d' une abeille
se mêle aux alphabets plaintifs...
un vent chaud traîne ses écharpes
sur les grands blés lourds de sommeil,
et les mouches se font des harpes
avec des rayons de soleil.
Immobiles devant les portes
sur la pierre des seuils étroits,
les aïeules semblent des mortes
avec leurs quenouilles aux doigts.
C' est alors que de la fenêtre
s' entendent, tout en parlant bas,
plus libres qu' à minuit peut-être,
les amants, qui ne dorment pas.

CORPS ET AMES

p99

Heureuses les lèvres de chair !
Leurs baisers se peuvent répondre ;
et les poitrines pleines d' air !
Leurs soupirs se peuvent confondre.
Heureux les coeurs, les coeurs de sang !
Leurs battements peuvent s' entendre ;
et les bras ! Ils peuvent se tendre,
se posséder en s' enlaçant.
Heureux aussi les doigts ! Ils touchent ;

les yeux ! Ils voient. Heureux les corps !
Ils ont la paix quand ils se couchent,
et le néant quand ils sont morts.

p100

Mais, oh ! Bien à plaindre les âmes !
Elles ne se touchent jamais :
elles ressemblent à des flammes
ardentes sous un verre épais.
De leurs prisons mal transparentes
ces flammes ont beau s' appeler,
elles se sentent bien parentes,
mais ne peuvent pas se mêler.
On dit qu' elles sont immortelles ;
ah ! Mieux leur vaudrait vivre un jour,
mais s' unir enfin ! ... dussent-elles
s' éteindre en épuisant l' amour !

LE REVEIL

p101

Si tu m' appartenais (faisons ce rêve étrange !),
je voudrais avant toi m' éveiller le matin
pour m' accouder longtemps près de ton sommeil d' ange,
égal et murmurant comme un ruisseau lointain.
J' irais à pas discrets cueillir de l' églantine,
et, patient, rempli d' un silence joyeux,
j' entr' ouvrirais tes mains, qui gardent ta poitrine,
pour y glisser mes fleurs en te baisant les yeux.
Et tes yeux étonnés reconnaîtraient la terre
dans les choses où Dieu mit le plus de douceur,
puis tourneraient vers moi leur naissante lumière,
tout pleins de mon offrande et tout pleins de ton
coeur.

p102

Oh ! Comprends ce qu' il souffre et sens bien comme
il aime,
celui qui poserait, au lever du soleil,
un bouquet, invisible encor, sur ton sein même,
pour placer ton bonheur plus près de ton réveil !

LE PREMIER DEUIL

p103

En ce temps-là, je me rappelle
que je ne pouvais concevoir
pourquoi, se pouvant faire belle,
ma mère était toujours en noir.
Quand s'ouvrait le bahut plein d'ombre,
j'éprouvais un vague souci
de voir près d'une robe sombre
pendre un long voile sombre aussi.
Le linge, radieux naguère,
d'un feston noir était ourlé :
tout ce qu'alors portait ma mère,
sa tristesse l'avait scellé.

p104

Sourdement et sans qu'on y pense,
le noir descend des yeux au cœur ;
il me révélait quelque absence
d'une interminable longueur.
Quand je courais sur les pelouses
où les enfants mêlaient leurs jeux,
j'admirais leurs joyeuses blouses,
dont j'enviais les carreaux bleus ;
car déjà la douleur sacrée
m'avait posé son crêpe noir,
déjà je portais sa livrée :
j'étais en deuil sans le savoir.

LA CHANSON DES METIERS

p105

Ceux qui tiennent le soc, la truelle ou la lime,
sont plus heureux que vous, enfants de l'art sublime !
Chaque jour les vient secourir
dans leurs quotidiennes misères ;
mais vous, les travailleurs pensifs aux mains légères,
vos ouvrages vous font mourir.
L'austère paysan laboure pour les autres,

et ses rudes travaux sont pires que les vôtres ;
mais il retient, pour se nourrir,
sa part des gerbes étrangères ;
vous qui chantez, tressant des guirlandes légères,
les moissons vous laissent mourir.

p106

Le rouge forgeron, dans la nuit de sa forge,
sue au brasier brûlant qui lui sèche la gorge ;
mais il boit, sans les voir tarir,
les petits vins dans les gros verres ;
et vous qui ciselez l' or des coupes légères,
les celliers vous laissent mourir.
Le pâle tisserand, courbé devant ses toiles,
ne contemple jamais l' azur ni les étoiles ;
mais il parvient à se couvrir,
la froidure ne l' atteint guères ;
vous qui tramez le rêve en dentelles légères,
les longs hivers vous font mourir.
L' audacieux maçon qui, d' étage en étage,
suspend sa vie au mince et frêle échafaudage
a bien des dangers à courir ;
mais ses fils auront des chaumières ;
vous qui dressez vers Dieu des échelles légères,
sans foyer vous devez mourir.
Tous vaincus, mais en paix avec la destinée,
aux approches du soir, la tâche terminée,
reviennent aimer sans souffrir
près des robustes ménagères ;
vous qui poursuivez l' âme aux caresses légères,
les tendresses vous font mourir.

LE SIGNE

p107

On dit que les désirs des mères
pendant qu' elles portent l' enfant,
fussent-ils d' étranges chimères,
le marquent d' un signe vivant ;
que ce stigmaté est une image
de l' objet qu' elles ont rêvé,
qu' il croît et s' incruste avec l' âge,
qu' il ne peut pas être lavé !
Et le voeu, bizarre ou sublime,
formé dès avant le berceau,

comme dans la chair il s' imprime,
peut marquer l' âme de son sceau.

p108

Quel fut donc ton cruel caprice,
le jour où tu conçus mon cœur,
ô toi, pourtant ma bienfaitrice,
toi qui m' as légué ta douleur ?
Quand tu m' aimais sans me connaître,
pâle et déjà ma mère un peu,
un nuage voguait peut-être
comme une île blanche au ciel bleu ;
et n' as-tu pas dit : " qu' on m' y mène !
C' est là que je veux demeurer ! "
l' oasis était surhumaine,
et l' infini t' a fait pleurer.
Tu crias : " des ailes, des ailes ! "
te soulevant pour défaillir...
et ces heures-là furent celles
où tu m' as senti tressaillir.
De là vient que toute ma vie,
halluciné, faible, incertain,
je traîne l' incurable envie
de quelque paradis lointain...

DERNIERE SOLITUDE

p109

dans cette mascarade immense des vivants
nul ne parle à son gré ni ne marche à sa guise ;
faite pour révéler, la parole déguise,
et la face n' est plus qu' un masque aux traits savants.
Mais vient l' heure où le corps, infidèle ministre,
ne prête plus son geste à l' âme éparse au loin,
et, tombant tout à coup dans un repos sinistre,
cesse d' être complice et demeure témoin.
Alors l' obscur essaim des arrière-pensées,
qu' avait su refouler la force du vouloir,
se lève et plane au front comme un nuage noir
où gît le vrai motif des oeuvres commencées ;

p110

le coeur monte au visage, où les plis anxieux
ne se confondent plus aux lignes du sourire ;
le regard ne peut plus faire mentir les yeux,
et ce qu' on n' a pas dit vient aux lèvres s' écrire.
C' est l' heure des aveux. Le cadavre ingénu
garde du souffle absent une empreinte suprême,
et l' homme, malgré lui redevenant lui-même,
devient un étranger pour ceux qui l' ont connu.
Le rire des plus gais se détend et s' attriste,
les plus graves parfois prennent des traits riants ;
chacun meurt comme il est, sincère à l' improvisiste :
c' est la candeur des morts qui les rend effrayants.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)